

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 49 (1911)  
**Heft:** 33

**Artikel:** Le langage du nez  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-207983>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

pelait Paul Cherler, ecclésiastique, connu par plusieurs bonnes poésies latines, entre autres par une courte description de la ville de Bâle, de 24 pages in-4°, publiée en 1557, où l'on rencontre de très belles tirades, et par des élégies funèbres sur trente-deux hommes savants et huit femmes remarquables, enlevés par la peste à Bâle.

Le dernier volume de 147 pages in-quarto, imprimé par le célèbre Oporin, est de la plus grande rareté. Et c'est là que se trouve l'épitaphe de cette Dorothée Werker, de toutes les veuves du monde celle qui a probablement le plus souvent changé de nom... Epitaphe qu'on a essayé d'imiter dans les vers suivants, très inférieurs à l'originalité du modèle :

Sous ce marbre encore brut, la matrone qui dort  
Vit un astre fatal présider à son sort.  
Au veuvage, sans doute, en naissant condamnée  
Elle allume onze fois le flambeau d'Hyménéée,  
Flambeau que chaque fois vient éteindre la mort.  
Quand pour moi le moment viendra de prendre  
[femme,  
Dieux puissants, gardez-moi d'une semblable dame,  
Capable de détruire un régiment entier !  
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle livre  
Je lui devais un vers... et voici le dernier :  
Femme si souvent veuve est indigne de vivre.

#### LES MOTS DU CRU

**C**E n'est pas d'aujourd'hui que de doctes professeurs, dans une très louable intention, il faut le reconnaître, cherchent à nous corriger des locutions vicieuses dont notre langage est farci.

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle déjà, le professeur Develey avait publié, sous le titre : *Observations sur le langage du Pays de Vaud*, un très intéressant opuscule, dans lequel il signalait, avec, en regard, l'expression juste, française, toutes les locutions vicieuses de notre langage.

Cette publication fut le sujet d'une lettre adressée alors au « *Journal suisse* » par M. Louis Cassat.

Tout en rendant un juste hommage au travail consciencieux et à la louable intention de M. le professeur Develey, M. Louis Cassat mettait en garde les lecteurs du *Journal suisse* contre les excès du purisme.

Voici quelques passages de sa lettre, auxquels on ne peut refuser une part de bon sens.

\* \* \*

nous en profitâmes toute la nuit, et le lendemain 18 nous découvrîmes les côtes d'Angleterre. Mais ce vent favorable ne dura pas longtemps, il devint nord et nous obligea de louoyer tout le jour. Enfin ne pouvant plus soutenir la mer, qui était toujours fort haute, ni le vent qui avait beaucoup augmenté, nous jetâmes l'ancre à plus de quatre lieues de terre. Lorsque la mer fut basse, notre capitaine s'aperçut qu'il avait donné fond entre quatre bancs de sable, ce qui l'inquiéta beaucoup, puisque, si nos câbles étaient venus à manquer, rien n'aurait pu nous sauver. Nous vîmes à un coup de canon de nous les mâts d'un navire qui, quelques semaines auparavant, avait péri.

Le vent, au lieu de diminuer, augmenta encore, ce qui nous obligea de jeter toutes nos ancras. Dès que la marée fut haute, on leva les ancras et nous sortîmes d'un endroit si dangereux. Le 19 au matin, le vent diminua. Sur le midi il devint est, et nous jeta à l'embouchure de la Tamise, où nous arrivâmes sur les 8 heures du soir, et où l'on jeta l'ancre pour attendre le retour de la marée. Nous remîmes à la voile à minuit et nous nous trouvâmes le matin du 20 de mai devant Gravesend.

Dès qu'on nous eut aperçus, il vint à notre bord un bateau où il y avait cinq ou six bas officiers de la douane, qui furent dans tous les coins les plus cachés du vaisseau, pour y chercher quelques marchandises de contrebande. Lorsqu'ils furent las

Soyons de bon compte : Comment voudrait-on que nous puissions échapper à cette contagion domestique qui nous presse et nous enveloppe en tout sens et comme par tous les bouts. C'est un ennemi qui nous harcèle sans relâche et que nous avons sans cesse à notre porte.

Nous avons beau faire ; courbés sous le double joug de nos localités et d'une longue habitude, nous traînerons toujours un petit bout de notre lien. C'est un tribut forcé que nous payons rigoureusement au sol que nous foulons, et nul de nous, sous peine de ridicule ou qui pis est d'être inintelligible, n'aura le privilège d'en être exempt.

Au reste si, comme de raison, nous recevons le plus souvent la loi, par une juste représaille, il n'est pas mal que nous la fassions aussi quelquefois à notre tour. Quelques-unes de nos expressions indigènes, franchissant avec audace l'enceinte de monts helvétiques, se sont acquis droit de cité, sur les bords même de la Seine. Un mot qui plaisait à Rousseau : le mot de *châtel*, en dépit de toute l'école de Vaugelas, s'est fait jour et a fait fortune jusque dans les salons de Paris. Aujourd'hui, quand l'imagination rêve le bonheur, ce n'est plus en Espagne qu'elle va bâtir ses châteaux ; elle trouve mieux son compte à venir habiter les chalets solitaires du Jura, pas trop loin de ces rives romantiques de notre lac.

Et notre *avalanche* ! fille orgueilleuse de la montagne. Voyez comme tout d'un coup, du haut de nos glaciers, elle s'est élancée à la place de *lavange* ! Nous avons impitoyablement relégué ce dernier mot à son coin dans le dictionnaire de l'Académie. Permis à qui voudra de l'en tirer, sauf à lui à n'être pas entendu, même à Paris.

Observons encore que parmi cette foule de locutions malsonnantes, nous retrouvons d'anciennes connaissances dont nous ne nous séparerions qu'avec douleur ; de ces mots consacrés, en quelques sorte, par de touchants et ineffaçables souvenirs. Nous nous plaisions à vivre avec eux ; ils étaient les amis de notre enfance, et l'on sait quel charme s'attache à tout ce qui nous rappelle ce temps.

A cet âge, où tout intéressait, un papillon, une fleur, et où la découverte d'un nid nous rendait heureux, qui ne se rappelle l'oiseau élevé par nous avec tant d'anxiété à *la buchette* ? comme nous l'aimions ! Quels tendres soins ! que de caresses ! Voilà qu'au bout de quelques jours l'oiseau cheri baisse la tête ; il souffre, à chaque instant on le voit s'affaiblir, il va mourir. Mais s'il reprend tout doucement ses forces ; s'il re-

de bien examiner, ils s'en allèrent ; mais ce ne fut pas sans avoir reçu du capitaine bien des bouteilles de vin ou d'eau-de-vie. A peine furent-ils partis qu'il en revint une autre bande, qui firent la même visite ; et après ceux-là il en vint encore d'autres. Je crois que depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à Londres, il nous vint cinq ou six troupes de ces incommodes visiteurs. Notre capitaine leur fit à tous quelque présent, pour les engager à ne pas faire trop de mal à son vaisseau en faisant leurs recherches, car ils sont en droit de défaire les parois et les boisages, pour voir s'il n'y a rien dans les entre-deux, et lorsqu'un capitaine n'est pas généreux à leur égard, ils font quelquefois bien du dégât à son vaisseau. Ils sont si incommodes et si exacts, qu'il est bien difficile que quoi que ce soit puisse leur échapper, quelque bien caché qu'il puisse être. Quelques-uns d'eux s'aviseront d'aller ôter la pierre du foyer de notre bâtiment ; ils y trouveront 5 ou 6 livres de thé que notre cuisinier y avait caché, et qu'ils lui enlevèrent.

Rien n'est si beau que les bords de la Tamise. On voit de chaque côté des campagnes charmantes et plusieurs jolies villes et villages... Sur le soir du 20<sup>e</sup> mai, nous nous trouvâmes à environ une lieue de Londres. Comme nous vîmes que le vaisseau ne pourrait pas y arriver, à cause de la marée qui descendait, nous prîmes deux petits bateaux pour nous y transporter.

vient se percher sur le doigt et nous becquerer dans la main ; avec quel transport alors disons-nous en palpitant de joie, vois mon pauvre petit oiseau qui commence à se *repicoler*. *Repicoler* n'est pas français ; il n'est pas enrôlé dans les fastueuses archives académiques ; je crois même que M. Develey l'a inscrit dans ses listes fatales ; j'en suis fâché, et je voudrais qu'il pût surnager au milieu du naufrage et de la proscription générale.

#### LE LANGAGE DU NEZ

**A** propos d'un moment d'affleurement qui se produisit il y a quelques années à la Bourse de Paris, un journal français publie l'amusante fantaisie que voici :

« On parle toujours, dit-elle, du langage des yeux, mais le nez a aussi son langage, non moins expressif, non moins éloquent.

» Seulement, le nez est moins riche, moins varié dans ses notes d'expression. L'œil s'allume, s'humecte, sourit, menace, supplie, commande. Il est la parole faite lumière. Le nez, moins bien partagé, ne peut que s'allonger ou se raccourcir.

» Les physiologistes qui ont suivi les dernières réunions de la Bourse auront eu l'occasion de faire, au sujet de la ductilité infinie du nez, des observations extrêmement curieuses.

» On a vu des nez d'une longueur déjà plus que raisonnable s'allonger, en moins d'une minute, de dix et même de quinze centimètres. D'autres au contraire se ratatinaien subitement au point de n'être plus que de petites verrues. Et, chose admirable, les nez des uns s'allongeaient mathématiquement dans la même proportion que ceux des autres se raccourcissaient, de telle façon que, en les supposant tous en ligne, la longueur de la file serait restée absolument invariable.

» Puis, c'étaient des chassé-croisé de tous les instants. Tel nez qui venait de s'allonger d'un pied devenait subitement imperceptible et tel autre, réduit presque à rien, se projetait tout à coup en avant avec une instantanéité foudroyante ! »

**Entre amies.** — A la crèmerie :

— J'ai appris que Jeanne allait se marier. Et quel est l'heureux mortel... ?

— Son père.

**Rédaction :** Julien MONNET et Victor FAVRAT

**Lausanne.** — Imprimerie AMI FATIO

Comme nous allions quitter le vaisseau, deux officiers de la douane, de la première troupe qui était venue nous visiter, et qui y étaient restés, s'avancèrent pour nous fouiller et pour voir si nous n'avions rien sur nous de contrebande. Ils nous visitèrent assez superficiellement, voyant que nous étions étrangers et jugeant que nous n'avions jamais été auparavant en Angleterre. Ils fouillèrent plus exactement M<sup>me</sup> de Joffrey et son fils, qui parlaient anglais l'un et l'autre. Mais ce fut encore pis quand ils vinrent à un capitaine français réfugié, au service du roi d'Angleterre, qui parlait parfaitement anglais, de même que sa mère et ses deux sœurs, qui avaient passé la mer avec nous. Les douaniers s'étant aperçus que cet officier avait quelque chose de gros dans ses culottes, y portèrent hardiment les mains et en sortirent un paquet de dentelles de Flandres. Ils eurent ensuite l'effronterie de mettre les mains entièrement sous les jupes de sa mère et de ses sœurs ; il est vrai qu'ils ne les retirèrent pas vides, car ils y trouvèrent encore quelques autres paquets de dentelles, qu'ils gardèrent.

Nous arrivâmes heureusement à la Tour de Londres entre 7 et 8 heures du soir, après avoir été un mois et quatorze jours en route depuis Lausanne ici.

De Londres, le 24 mai 1725.

CÉSAR DE SAUSSURE.

FIN